

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La brigande, le mourant et le joueur de flûte

Claire Martin, *La brigande*, Québec, L'instant même, 2001, 188 p., 24,95 \$.

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 130 p., 18,95 \$.

Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, Montréal, Boréal, 2001, 228 p., 22,50\$.

André Brochu

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2002). Compte rendu de [La brigande, le mourant et le joueur de flûte / Claire Martin, *La brigande*, Québec, L'instant même, 2001, 188 p., 24,95 \$. / Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 130 p., 18,95 \$. / Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, Montréal, Boréal, 2001, 228 p., 22,50\$.] *Lettres québécoises*, (106), 13–14.

Claire Martin, *La brigande*, Québec, L'instant même, 2001, 188 p., 24,95 \$.
Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, Montréal, Les Allusifs, 2001, 130 p., 18,95 \$.
Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, Montréal, Boréal, 2001, 228 p., 22,50 \$.

La brigande, le mourant et le joueur de flûte

Trompée par la vie ou exaltée par la mort, l'amitié est le ressort de récits rigoureux et émouvants. Mais la quête du père, thème pourtant bien rebattu, peut étonner elle aussi.

ROMAN
André Brochu

DANS LES DICTIONNAIRES, *BRIGAND* N'A PAS DE FÉMININ, comme si les hommes avaient le monopole de la malhonnêteté. Ce n'est pas du tout l'avis de la malicieuse Claire Martin, qui sait imaginer une « brigande », c'est-à-dire — peu importe l'étymologie — une femme qui *brigue* et qui intrigue, par haine d'elle-même, et qui s'entend à décevoir l'amitié.

L'amitié déçue

Elle s'appelle Nicette. Et son amie, qui raconte l'histoire de leur relation, c'est Cora. Cora est romancière et elle ficelle admirablement cette « histoire à tiroirs » (p. 9) qui, si l'amitié pouvait s'élever jusqu'au tragique comme l'amour, rappellerait quelque tragédie classique tant le discours y est concis et nécessaire. Et la machine narrative, bien montée. Et le sentiment, exactement analysé. Il faut dire que Claire Martin n'en est pas à ses premières armes et que son âge impressionnant a encore épuré en elle la vocation de l'essentiel, sans dessécher l'émotion ni é mousser « l'inexplicable » (p. 188).

Ce qui frappe d'abord le lecteur, c'est l'économie de la représentation. L'auteur exploite un seul registre, celui des émotions et des relations interpersonnelles, en laissant de côté l'appareil habituel de la description. Les rares objets sont presque tous au service de la communication : téléphone, lettres, voiture, train, taxi. Seule une statuette, au seuil du récit, fait figure d'énigme, avec son corps « fermé comme un tombeau » qui pourrait symboliser sa propriétaire, Nicette, elle-même aux portes de la mort. Et il faudra qu'elle meure, en effet, pour que l'énigme se desserre, que le Sphinx parle, que la boîte de Pandore laisse échapper ses secrets, que les tiroirs de l'histoire se puissent ouvrir et que Cora, enfin, comprenne quelque chose à la décevante amitié qu'elle a vécue pendant vingt ans, depuis l'âge de huit ans jusqu'au moment où plus rien n'a été possible.

Nicette, donc, a très mal répondu à la tendre bienveillance dont Cora l'a entourée. Elle a cherché à lui nuire de toutes les façons — ce que Cora ne découvre vraiment qu'après sa mort —, tout cela par pure névrose. Et puisqu'il s'agit d'une histoire à tiroirs, l'intrigue principale s'accompagne d'intrigues secondaires qui concernent, elles, les amours de Nicette, à vrai dire plus féroces encore que son amitié ; et surtout celles de Cora, que Nicette a tenté de détourner à son profit.

On voit donc tout un écheveau narratif se constituer, formé de mille choses, « les événements, les conjonctures, le temps qui file, l'amitié qui compte tellement et qui se détisse » (p. 10). Tout cela qui pose mille questions, et une réponse finit par se profiler, sans dissiper l'inexplicable : c'est qu'il faut aimer. S'aimer soi-même, et aimer les autres. L'amitié, alors, serait possible. On ne peut imaginer qu'elle l'eût été pour Nicette, et le récit à cet égard, sous ses dehors enjoués, témoigne d'un admirable pessimisme.

À saluer, la somptueuse présentation du livre : un bijou.

La tâche de mourir

Parmi les défis qu'un romancier peut tenter de relever, il en est peu d'aussi exigeants que celui qui consiste à mettre en scène l'absolue vérité. Par exemple, la vérité des derniers jours d'un jeune cancéreux en phase terminale. *Du mercure sous la langue*, de Sylvain Trudel, est le récit, à la première personne, d'une descente dans l'enfer glacé de la mort. Il faut une très grande honnêteté et beaucoup de talent pour réussir l'exploit de rendre intéressant et convaincant un tel sujet, que guettent tant de dangers : le mélodrame, la boursoufflure intellectuelle, l'à-peu-près, la projection narcissique. Voilà une réussite rare : Frédéric Langlois existe, avec ses six mille jours et plus qui lui composent un âge faussement fastueux, le compte des années ne lui étant pas favorable ; avec sa hanche rongée par le cancer, ses poèmes frais et sots qui disent la vie inqualifiable, son pseudonyme de Métastase, qu'il trouve dans le dictionnaire et qui correspond si bien à sa terrible vérité.

Frédéric en a contre Dieu et tout ce qui voudrait gommer la réalité telle qu'il l'éprouve à tout moment dans son corps. Il se présente d'entrée de jeu comme « un petit athée de naissance » à l'« âme méchante » et un révolté : « un jeune baveux, comme qui dirait, un crotté, un rebelle de centre d'achats, un grand sans-dessein qui n'aime rien » (p. 7). Et, en effet, il est capable de fureur, surtout devant la sottise ordinaire. Toutefois, ce qui émeut et même bouleverse, c'est l'extraordinaire capacité d'affection de cet adolescent abrupt. Ses rapports avec les autres malades qui l'entourent, condamnés comme lui ou promis, parfois, à une inexplicable guérison, avec le personnel de l'hôpital, avec sa famille qui vient le visiter, sont empreints d'une magnifique générosité, malgré la souffrance et les



Sylvain Trudel

perspectives d'une inéluctable et prochaine disparition — cet « anéantissement pur et simple dont le pressentiment m'égorge déjà dans mon lit » (p. 94). Celui à qui l'amour est interdit vit le sentiment d'amitié dans toute son ampleur et toute sa pureté.

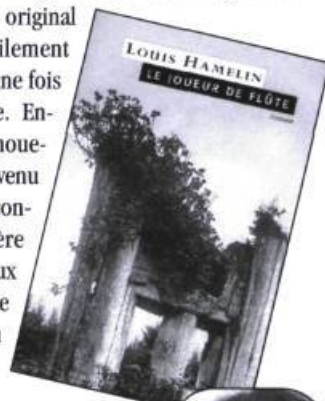
Sans doute, un tel récit, qui ne comporte pas l'habituelle alternance de moments forts et de moments faibles, constamment tendu qu'il est vers la révélation du secret d'une existence (et, à travers elle, de l'être même), demande-t-il au lecteur une attention et un courage sans faille. On est bien récompensé toutefois par des formules et des aperçus d'une grande pénétration, et, surtout, on est édifié par une exigence peu commune de vérité face à la mort et, par ricochet, face à tout ce qui entoure la mort, c'est-à-dire le grand, terrible, magnifique appareil de la vie elle-même.

Le père navrant

Si j'ai bien compris, Ti-Luc (alias Ti-Cul, alias Petit-Cul) Blouin se lance à la recherche de son vrai père, qui lui a fait faux bond à la naissance. Il se rend pour cela à l'autre bout du continent, dans cette île Mere, au large de Vancouver, où s'affrontent la vorace entreprise forestière et les défenseurs tout acabit de la nature vierge. (Mere : quel nom pour y chercher un père !) Cet homme était, au beau temps des hippies, un écrivain sauvage, innovateur mais peu fécond, qui signait Forward Fuse, sans doute en l'honneur d'une référence prestigieuse au nom de Howard Hughes. Ti-Luc, bien sympathique, du genre conciliant, chemine étape par étape vers l'endroit où il pense trouver l'auteur de ses jours. Il fornique un peu par-ci, reçoit des baffes par-là, fait de beaux rêves symbolico-psychédéliques, contemple parfois des paysages qui valent le détour du point de vue littéraire, mais patauge aussi dans l'à-peu-près de mots et de pensées.

Heureusement, au fur et à mesure qu'on avance dans cette histoire, les choses se précisent, s'enrichissent de drôles de dimensions qui ont peu à voir avec la plate réalité. Le père retrouvé fait figure de puissant original en même temps que de copie d'un plus original encore, Howard Hughes, parade débilement devant son fils qui tarde à se déclarer et, une fois la reconnaissance accomplie, se suicide. Ensuite prend forme un invraisemblable dénouement, d'une grande beauté, où Ti-Cul devenu « Luc », sans diminutif, et plus du tout conciliant, tire de la carabine sur un hélicoptère de la police, se réfugie dans un arbre creux où on le cerne et s'évade par la cime, se retrouve finalement à bord d'un bateau sous la protection du grand chef amérindien Art Watt.

L'habileté avec laquelle Hamelin utilise les éléments mythiques, notamment le conte du joueur de flûte d'« Hamelin » (Hamelin, dans les versions connues...), la flûte correspondant finalement à l'arbre creux d'où s'extrait le héros nu, la récurrence tout aussi adroite des motifs et des personnages qui forment une sorte de ronde, relèvent du grand art. J'étais fort sceptique au début de ma lecture, et tout à fait conquis à la fin. Voilà du roman québécois à l'américaine, plutôt qu'à l'européenne, ou, plus exactement encore, du roman nord-américain à la québécoise. Du roman, en tout cas, et du bon !



Louis Hamelin

Triptyque

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2002

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



ALEXANDRE LAFERRIÈRE
Début et fin d'un espresso
roman, 232 p., 18 \$

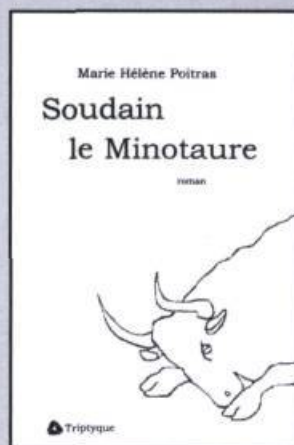
«Il y a dans ce premier roman une vivacité et une urgence de dire qui ravigotent, une absence de pathos, mais un profond désarroi devant la pauvreté d'un monde qui semble jouir de l'absence de beauté. (...) la plume de l'auteur convainc en déchirant sans précaution le morbide contrat entre littérature et témoignage. Dénrée rare et prometteuse.»

Pierre Thibault, *Ici*



JULIEN FORTIN
Chien levé en beau fusil
nouvelles, 154 p., 17 \$

Treize nouvelles de genres différents dans la plupart desquelles l'ennui, découlant d'un désir sexuel inassouvi ou obsessionnel conduisant à des actes violents, apparaît comme un poison insidieux. Elles présentent des images-chocs servies par des phrases minimalistes donnant davantage accès à la psychologie des personnages par leurs actes que par les pensées qui les agitent.

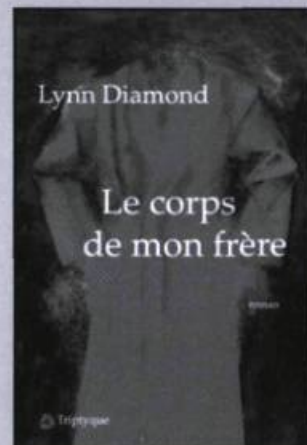


MARIE HÉLÈNE POITRAS
Soudain le Minotaure
roman, 177 p., 18 \$

Novembre, un soir de neige et de violence. Dans un appartement de Montréal, une rencontre qui n'aurait jamais dû avoir lieu.

«Seule une plume furieusement maîtrisée, tranchante comme la lame de l'agresseur, permet l'ardue traversée de ce récit empli d'images révoltantes, d'une vérité crue essentielle à la mise en mots de cet indescriptible cri de détresse.»

Hélène Simard, *Le libraire*



LYNN DIAMOND
Le corps de mon frère
roman, 208 p., 18 \$

«Lynn Diamond (dont on avait notamment apprécié l'excellent roman, *Le passé sous nos pas*) élabore un récit délicieusement insolite et envoûtant, où se déploient à leur pleine mesure ses exceptionnels talents de styliste, son imaginaire si particulier, sans oublier son impressionnant flair en matière d'exploration des zones sombres et peu rassurantes de la psyché humaine.»

Stanley Péan, *Le libraire*